

Le Cambriolage

par

PERLA SERFATY-GARZON

In

DICTIONNAIRE CRITIQUE DE L'HABITAT ET DU LOGEMENT

Sous la direction de Marion Segaud, Jacques Brun, Jean-Claude Driant

Paris, Editions Armand Colin, 2003

p.54-55

Vol qualifié commis dans une maison après y avoir pénétré de manière illégitime.

- Le cambriolage est une expérience traumatique en ce qu'elle déstabilise l'illusion d'un vécu continu et routinier du chez-soi. Comme le déménagement, quoique dans ce dernier cas l'événement soit vécu sur un mode souvent moins dramatique, il est l'occasion d'une révélation *a contrario* des dimensions identitaires de l'habiter.

Le viol des limites

L'expérience quotidienne du chez-soi est fondée sur la conviction que la maison est moins protégée par ses serrures que par sa valeur symbolique de sanctuaire privé et par son statut d'univers délibérément borné par l'habitant lui-même. Seul ce dernier est maître, sur le plan moral, psychologique et culturel, de l'établissement et de la mobilité de la porte comme limite et potentiel d'ouverture et d'hospitalité de cet univers. Habiter suppose une confiance dans sa propre capacité, qui garantit la force du moi, de maîtriser à la fois son intérieur et les accès à cet intérieur.

L'effraction fait voler en éclat cette conviction. Le moi, nous dit Anzieu (1974), se fonde sur un moi corporel porté par le sentiment du respect par autrui de l'intégrité de son enveloppe corporelle. Le moi-peau implique la représentation d'une limite ayant fonction d'image stabilisatrice et d'enveloppe protectrice. Le cambriolage renvoie la personne à la dure réalité que, comme la maison qu'il habite, son corps n'a qu'une faible valeur protectrice et qu'il peut être facilement pénétré. Il rend souffrante l'articulation entre l'habiter et le corps propre parce qu'il est viol, blessure symbolique du corps.

Le viol, comme son emploi métaphorique le montre, signifie l'action de souiller un lieu sacré et a pour synonyme la profanation. P. Korosec-Serfaty (1985) a montré que le cambriolage, en trahissant le contact du cambrioleur avec les choses possédées par l'habitant, est expérience de la souillure parce que ce contact est à la fois anonyme et imposé. Le corps du cambrioleur inspire d'autant plus le dégoût que ses actions – voler des objets comme si ces derniers étaient sans propriétaires, saccager et vandaliser les lieux, utiliser la salle de bains, se servir à manger dans la cuisine – transforment le domaine réservé du chez-soi en espace ouvert à tout vent, c'est-à-dire en lieu public.

Comme un lieu public exposé à tous les regards, la maison cambriolée ne se donne plus comme l'espace de la dynamique du visible et du caché, comme le lieu du secret. Le cambriolage est aussi le vol d'un savoir sur l'habitant, savoir sur lui-même auquel il est normalement seul à avoir accès. La fonction de ce savoir ou de ce secret est de séparer la personne des autres sujets, de constituer une autre limite du moi, de souligner les contours d'une identité.

La perte de l'ordre propre

Si l'identité est susceptible d'évoluer, il n'en reste pas moins qu'elle est soutenue par la conscience d'une persistance du moi et du sentiment global de sa cohérence. Une des traductions dans la maison de ces aspects de l'identité est la mise en ordre propre du chez-soi par la disposition des objets et les mises en scène de chaque pièce. Le cambriolage impose un « vrai » désordre en ce sens que ce dernier est fait d'éléments connus – les objets de la maison – mais placés de manière chaotique, étrangère à la configuration intime, personnelle à l'habitant. Ainsi confronté au risque de morcellement intérieur contre lequel il lutte constamment, l'habitant est dans le même confronté à la nécessaire réinstauration de l'ordre.

La réappropriation

Comme le déménagement (Korosec-Serfaty, 1992) qui, même lorsqu'il est librement consenti, exige de trouver en soi le recours pour aller vivre ailleurs, le dépassement de l'expérience de l'effraction exige de disposer de l'énergie pro-tentionnelle pour voir dans la maison cambriolée l'espace potentiel d'une réappropriation. Pour cela, il faut au préalable consacrer la séparation complète avec le cambrioleur. Ce dernier, comme les occupants précédents d'une maison, est expulsé symboliquement par la purification des lieux : des objets sont jetés, parfois brûlés, la maison est lavée, l'ordre propre à l'habitant se reconstitue progressivement. Le cambriolage débouche ainsi sur une œuvre de reconquête qui révèle, dans ce mouvement même de dépassement, l'intimité entre l'habiter et l'identité.